

Études littéraires africaines

Sur l'isolement de l'écrivain soudanais : l'opinion de quelques auteurs et critiques

Rania Mamoun



Numéro 28, 2009

Littératures du Soudan

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028794ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028794ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mamoun, R. (2009). Sur l'isolement de l'écrivain soudanais : l'opinion de quelques auteurs et critiques. *Études littéraires africaines*, (28), 58–63.
<https://doi.org/10.7202/1028794ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SUR L'ISOLEMENT DE L'ÉCRIVAIN SOUDANAIS : L'OPINION DE QUELQUES AUTEURS ET CRITIQUES¹

L'écrivain soudanais est loin des médias arabes ; il leur est étranger. La plupart des lecteurs arabes ne connaissent aucun auteur soudanais à part Tayyib Saleh, quand ils le connaissent du moins. Un ami irakien m'a même confié un jour qu'il ignorait qu'il y avait une littérature au Soudan ; il imaginait qu'il n'y avait là-bas que des guerres et des malheurs. C'est là l'une des raisons qui m'ont poussée à réaliser cette enquête, à propos de l'isolement de l'écrivain soudanais.

J'ai demandé à des auteurs soudanais résidant au pays, mais aussi à l'étranger, quelles étaient, selon eux, les raisons de l'absence des écrivains soudanais dans le paysage médiatique arabe et auprès des lecteurs et des étudiants arabes. Je leur ai aussi demandé s'ils pensaient que l'Internet pouvait briser cet isolement ou si, au contraire, il constituait un obstacle supplémentaire pour les auteurs, sachant que même sur la toile, on rencontre finalement peu de noms d'auteurs soudanais.

Mohammed Makki Ibrahim, poète : Selon moi, la question de l'isolement ne concerne pas seulement les écrivains, mais les artistes en général : les peintres, les musiciens, les poètes, les romanciers, les nouvellistes. Par contre, elle ne concerne pas les journalistes, les gestionnaires ou les traducteurs qui, eux, ont réussi à briser leur isolement. Comment les artistes pourraient-ils sortir de leur isolement ? Tout simplement en publiant leurs œuvres dans les tribunes qui les concernent, car je ne pense pas que celles-ci refuseraient de publier des auteurs soudanais. Il y a déjà eu des recueils de poésie et des romans soudanais publiés par des maisons d'édition arabes. De même, certains peintres ont pu exposer à Beyrouth ou au Caire. S'ils n'ont toutefois pas réussi à occuper les pages de la presse, cela est dû d'abord à la nature de leur production, mais aussi à d'autres facteurs que l'on peut diviser en deux groupes : les facteurs à long terme et les facteurs transitoires. Parmi les facteurs transitoires, il y a le déclin de notre pays sur le plan international. Nous avons perdu le système démocratique, qui nous permettait autrefois d'occuper une place importante dans les organismes internationaux arabes et africains, à l'époque où le monde écoutait avec attention notre opinion. Mais lorsque la question de la guerre dans le sud du pays s'est internationalisée et qu'ensuite celle du conflit au Darfour est apparue, le monde a commencé à minimiser notre rôle, y compris dans le monde arabe, plus personne désormais ne fait appel à notre savoir ni ne se réfère à notre sagesse, nous sommes devenus une nation effacée, incapable de résoudre ses propres problèmes, pour ne pas parler de notre impuissance à nourrir notre population et à éclairer ses maisons.

¹ Cet article a été publié le 5 mai 2007 dans le numéro 12 de la revue mensuelle panarabe 'Úd Al-nad, revue électronique éditée par Adli Al Houari sur le site < <http://www.oudnad.net> >. Traduction de l'arabe par Xavier Luffin.

Quant aux éléments à long terme, il y a le facteur économique et le facteur psychologique, qui ont une influence importante et qui continueront à peser encore longtemps sur le rapport entre l'écrivain soudanais et les plates-formes arabes. Du point de vue économique, il y a le principe de la rétribution en vigueur dans les publications arabes, en particulier dans les pays du Golfe, où quelques groupes d'écrivains exilés tentent de conserver ces rétributions pour leurs amis et leurs compatriotes, souvent aux dépens des écrivains soudanais qui sont considérés comme une quantité négligeable et incapable de protester. Même après la publication d'une œuvre, les gestionnaires tentent de priver les auteurs soudanais de leur rétribution, pour les mêmes raisons. Il ne fait pas de doute que les personnes concernées justifient ce comportement en disant que le Soudanais est connu pour être bon et tolérant, qu'il ne se bat pas pour l'argent – et le pire est qu'ils ont raison, au moins partiellement. Selon mon expérience personnelle, plusieurs journaux et magazines arabes m'ont roulé, et je n'ai pas jugé opportun de protester en les poursuivant.

Le dernier facteur est l'absence de média soudanais capable de guider l'étranger vers notre production artistique. Toutes les fois que j'ai suivi les annonces de l'agence de presse officielle de notre pays, je n'ai jamais trouvé la moindre information à propos d'un artiste de chez nous ou d'un événement artistique. Quant à notre chaîne satellitaire, il y a une blague qui circule dans le monde arabe et qui prétend qu'il ne s'agit que d'une punition pour les maris qui rentrent trop tard à la maison. De même, notre presse est enfermée à l'intérieur de nos propres frontières, sans compter qu'elle est incapable de s'affranchir de la ligne gouvernementale, si bien qu'elle est délaissée par les Arabes qui s'intéressent à la culture, par les démocrates et par les adeptes du changement.

Sur le plan psychologique, il y a le fait que les Arabes ont le sentiment que nous n'avons été arabisés que récemment, et que nous avons adopté la langue arabe « chez eux », au Caire ou à Bagdad. Le lecteur arabe ne s'attend pas à trouver chez nous une langue convenable ou une œuvre littéraire digne d'intérêt. Tayyib Saleh a fait son possible, et même plus que cela, pour corriger cette vision erronée, et s'il y avait parmi nous un autre écrivain aussi talentueux les choses s'arrangeraient certainement quelque peu.

L'Internet est bien sûr un excellent moyen de communication, mais nous ne sommes pas parvenus à y constituer nos propres plates-formes d'expression. Les Soudanais ont certes créé de nombreux sites sur la toile, mais ils conservent une couleur trop locale. Je pense que *Sudanile* était au départ le meilleur de ces sites, mais quelques écrivains se sont mis à l'attaquer et il est devenu, lui aussi, un site de dimension locale. Puis il y a eu *Sudan for All*, une initiative du Docteur Abdalah Boula et de ses amis, mais la conception graphique de ce site est bien meilleure que son contenu, encore une fois très local, tant dans les textes qu'il édite que dans ses discussions ; et puis il ne tente même pas de faire connaître les écrivains soudanais et leurs œuvres à l'extérieur.

Finalement, nombre d'entre nous n'apprennent leur art qu'en lisant exclusivement les auteurs arabes, pour ne produire qu'une pâle copie de leur travail. J'ai souvent appelé à ce qu'on lise la littérature mondiale et qu'on la

présente aussi aux lecteurs, comme cela se fait au Proche-Orient et en Égypte. Mais pour cela, il faut maîtriser les langues étrangères et être capable de les traduire ; or notre État encourage exactement l'inverse.

Ahmad Al-Malik, romancier et nouvelliste : Peut-être que parler de la faiblesse des maisons d'édition et des institutions gouvernementales constitue un discours répétitif, pourtant il est certain que cela constitue le cœur du problème. Il n'existe pratiquement pas, dans notre pays, d'institutions qui publient les livres, qui les soutiennent et qui les distribuent de manière satisfaisante dans les pays arabes, en participant par exemple aux foires du livre. Tous les efforts qui ont été fournis dans ce domaine ont été le fait d'individus qui n'ont pas eu l'occasion de s'organiser.

Même la fabrication du livre dans notre pays ne reçoit pas le moindre soutien de l'État, qui devrait par exemple exempter les imprimeries des taxes et des impôts trop élevés, et aussi exempter les livres imprimés à l'étranger des taxes d'importation. Le livre s'est épanoui depuis longtemps dans des pays comme l'Égypte, la Syrie ou le Liban, notamment parce que les frais d'imprimerie y sont bon marché, ce qui a permis là-bas l'éclosion d'un marché de la production du livre qui est florissant, y compris sur le plan international.

L'écrivain soudanais est inconnu dans les pays arabes, et la raison principale est celle que nous venons d'évoquer. Mais il y a encore d'autres obstacles : les grands auteurs expliquent combien il est difficile pour un écrivain soudanais d'être accepté par le lecteur arabe.

L'Internet nous aide dans une certaine mesure. On ne peut sans doute pas encore déterminer l'importance de son rôle aujourd'hui car l'expérience est trop récente ; mais, d'une manière générale, la toile attire les jeunes qui sont à la recherche de la nouveauté. En tout cas, il nous faudra fournir encore plus d'effort pour en tirer réellement parti.

Naja Mahmoud, critique littéraire : Selon moi, l'isolement de l'écrivain soudanais dérive des difficultés de l'édition. L'État ne participe pas à l'édition des œuvres des auteurs soudanais car il ne considère pas que cela fasse partie de ses priorités. Il n'existe pas de plan culturel facilitant l'impression et la publication des livres. Mais depuis l'apparition d'Internet, cet isolement a commencé peu à peu à s'estomper, et un certain nombre d'écrivains ont réussi à faire connaître la littérature soudanaise. Si les écrivains fournissent encore quelques efforts supplémentaires, la littérature soudanaise pourra se développer.

Un autre point faible qu'il est important de souligner est la distribution. Le lecteur arabe continue de s'intéresser à tout ce que produisent le Caire et Beyrouth, tandis qu'il ignore ce qui se fait dans le Maghreb. En tant que lectrice, je n'ai pu découvrir les écrivains maghrébins qu'en allant en Occident. La plupart des lecteurs soudanais ne connaissent de cette littérature que l'œuvre de Mohammed Dib. Il y a maintenant une ouverture vers toutes les écritures grâce à l'Internet, qui facilite tant la publication que la distribution des textes.

Abdelhadi Adlan, écrivain : l'écrivain soudanais est fainéant – excusez-moi de dire cela –, en particulier ceux de l'ancienne génération. Par exemple, le poète Alim Abbas Mohammed Nour est l'auteur d'une riche production poétique ; pourtant, il n'est pas présent à l'étranger. Même en Égypte, le pays voisin, il n'y a plus de publications régulières de qualité, comme *Al-Doha*, par exemple, dans laquelle écrivaient de nombreux auteurs soudanais tels qu'Al-Nour Osman Abkar, Mohammed Osma Kajray ou Mohammed Al-Mahdi Al-Majzoub. La preuve en est que beaucoup de ceux qui connaissent la littérature soudanaise l'ont découverte fortuitement – un grand poète comme Salah Abdessabour, par exemple, a déclaré qu'il a fait la connaissance de la poésie d'Al-Tijani Youssef Bashir, malgré sa grande qualité, par hasard –, tandis que d'autres l'ont découverte via leurs études, comme la poétesse Salma Jayyusi, l'écrivain Abbas Khidr, les critiques Ihsan Abbas et Abdelmajid Al-Abidin, parce qu'ils ont eu l'occasion d'enseigner dans des universités soudanaises et donc d'approcher cette littérature de près.

Il y a une grande négligence de la part des institutions culturelles et médiatiques de l'État, un manque d'aménité aussi de leur part envers l'écrivain soudanais. L'Internet a pu modifier un peu cette situation, et quelques poètes soudanais, comme Sadiq Al-Raddi et Atef Khayri, ou encore quelques romanciers et nouvellistes ont ainsi pu participer à des projets à l'étranger ; mais en même temps l'Internet devient pour de nombreux auteurs soudanais un souci supplémentaire en raison de leur paresse et aussi parce qu'ils ne savent pas l'utiliser.

Khaled Rabi Alsayed, nouvelliste : En réalité, tous les Arabes ne connaissent qu'un seul auteur soudanais, l'unique Tayyib Saleh. L'écrivain soudanais est isolé, oui, et même Tayyib Saleh n'aurait jamais accédé à la notoriété s'il n'avait pas voyagé en Grande-Bretagne et travaillé à la BBC à Londres. Le problème a des racines très profondes : il est lié aux caractéristiques anthropologiques de l'écrivain soudanais, mais aussi à l'influence d'éléments sociologiques, ethniques et identitaires déstabilisants.

Cette faiblesse est inhérente à l'homme soudanais lui-même, à son repli sur soi, à sa peur de l'opinion arabe et à sa profonde affection pour ses compatriotes. Il y a aussi des facteurs héréditaires, voire même la question de la couleur de la peau, et le sentiment d'avoir une spécificité propre. Mais cette faiblesse est aussi liée à tous ces gouvernements successifs qui ne sont pas parvenus à établir de collaboration culturelle et artistique entre les Soudanais et les Arabes.

Il y a trois mois, j'étais à Tunis, et j'ai été ébloui par l'importance que les Tunisiens accordent au rayonnement de leur culture à l'extérieur. Ils organisent chaque année des dizaines de festivals dans les autres États arabes, sous le nom de « Journées culturelles tunisiennes ».

À Djedda, en Arabie Saoudite, je vis aussi une expérience étrange : je suis le seul soudanais à collaborer avec le club littéraire, l'association de la culture et des arts, l'atelier de Djedda, la maison des sculpteurs et l'association des photographes. Avant cela, j'avais vécu la même expérience en Égypte, où

j'effectuais mes études, et dans cette formidable ville cosmopolite qu'est Londres, où j'ai résidé au milieu des années quatre-vingt-dix.

Hélas, les auteurs soudanais sont totalement absents de la scène artistique. J'espère sincèrement qu'ils sortiront un jour de leur isolement.

Mamoun Tilab, poète : Je pense que la véritable production littéraire peut se faire en restant à sa propre place, quelle qu'elle soit et quels qu'en soient les moyens. La question du faible écho de la littérature soudanaise dans le monde arabe est logique car, dans sa majorité, elle est écrite en arabe, la langue qui est utilisée dans plusieurs pays du Proche-Orient. Mais personnellement, je n'aime pas utiliser des termes tels que « les médias arabes », « le lecteur arabe » ou « le monde arabe », car les gens avec qui j'ai eu des échanges se situaient au-delà de ces dénominations ; c'étaient simplement des gens qui utilisaient la langue arabe. Je veux dire par là que les « médias arabes » ne constituent pas la seule dimension pour l'écrivain soudanais, alors qu'il est absent des médias internationaux ou même de ceux de son propre pays. Le problème n'est pas l'absence d'intérêt pour la littérature soudanaise dans la tête de ceux qui contrôlent les médias arabes, au contraire, car la véritable création littéraire attire et oblige même l'éditeur ou le journaliste à considérer un auteur avec sérieux et respect. On ne peut donc pas uniquement invoquer le fait que le Soudan soit un pays marginalisé. Je considère qu'aujourd'hui notre pays est un réel centre de création littéraire, que l'on traite avec respect et estime lorsqu'il s'agit d'œuvres de qualité.

Moussa Hamid, journaliste : Je pense que l'absence des auteurs soudanais dans le monde arabe a plusieurs causes, comme le recul de l'édition, l'étouffement des voix des écrivains par les organismes et les gouvernements qui ne veulent pas entendre d'autre voix que la leur, enrôlée et unique. Mais le facteur le plus important est l'ouverture du marché de l'imprimerie et son développement technique, sans parler de la mentalité qui règne sur ce pays et en particulier sur la culture. Selon moi, toutes ces choses sont liées, et l'une d'entre elles agit sur toutes les autres. Ajoutons à cela le fait que, chez nous, les artistes ne roulent pas sur l'or, ce qui les handicape considérablement.

À propos de l'apport d'Internet, il est évident que les œuvres imprimées ont une saveur particulière, que le rapport entre l'écrivain et l'imprimé relève presque du lien entre un père et son fils, mais c'est une étape inévitable. Malgré les limites des utilisateurs d'Internet chez nous, la toile a permis de faire entendre quelques voix auprès des chercheurs à propos de ce que l'on appelle la littérature soudanaise.

Jamal Mohammed Ibrahim, poète : Autrefois, nous invoquions les coûts élevés de l'édition et la faiblesse du soutien de l'État pour expliquer l'isolement de la littérature soudanaise. Il y a certainement beaucoup de vrai dans ces affirmations. En ce qui concerne le vingtième siècle, nous en avons vécu la première moitié sous le joug du colonialisme. Nous sommes devenus maîtres de nous-mêmes dans la seconde moitié, mais les gouvernements successifs ont perdu leur énergie dans une série de guerres et de conflits, si bien que les écrivains

n'ont jamais vraiment trouvé de soutien durant toute cette période. Si l'on regarde ce qui a été publié et imprimé entre 1972 et 1983, durant la trêve entre deux guerres civiles, on ne s'étonnera pas de constater qu'alors au moins, il y avait quelques personnes qui se souciaient des publications et aussi des écrivains soucieux de produire quelque chose, tant au niveau officiel que non officiel. Certains ont réussi à sortir de ce carcan général et à publier leurs œuvres à Beyrouth ; le défunt Ihsan Abbas a d'ailleurs aidé de nombreux écrivains soudanais dans ce sens.

Le recueil de poèmes de Salah Ahmad Ibrahim, intitulé *Forêt d'èbène*, en est un exemple. La revue *Al-Hayat*, publiée dans les années soixante, en est un autre. Les institutions officielles étaient complètement absentes et n'ont absolument pas soutenu ces initiatives. Le mouvement de l'édition a trouvé un certain soutien dans les années soixante-dix, à l'époque du président Nimeiri. À l'époque, des gens comme Omar Hajj Moussa, Ibrahim Al-Salhi, Ahmad Soghayroun, Mohammed Abdelhayy et d'autres se souciaient de la culture et des arts, mais aussi de l'édition.

Pour ce qui est de ce siècle-ci, il y a de nouvelles données. Nous négligeons l'importance du rôle des institutions officielles au profit des institutions de la société civile de manière générale. Le rôle du secteur privé s'est accru, les initiatives indépendantes ont pris le pas sur le gouvernement et ses institutions. Il n'y a qu'à voir les maisons d'édition privées telles que Dar Al-'Azza et Dar al-nashr al-akadami. D'autre part, la révolution informatique a créé une nouvelle réalité. Nous sommes face à une nouvelle équation : l'édition brute face à l'édition fine. La révolution technologique se traduit à travers l'Internet et les télévisions satellitaires.

L'écrivain fainéant ne peut donc plus prendre la faiblesse du soutien gouvernemental ou l'importance des frais d'édition comme prétextes. Il n'a aucune excuse s'il ne prend pas l'initiative, aujourd'hui, de participer à cette révolution technologique ; cela ne profiterait à personne si nous ne participions pas au mouvement culturel général qui réorganise le monde d'aujourd'hui selon de nouvelles données.

J'ai lu récemment le roman d'un écrivain jordanien – *Chatt* de Mohammed Sanajla – publié intégralement sur l'Internet ; c'est un texte agréable : on entend pratiquement parler les personnages du roman. Or, cela a été fait avec des moyens modiques. Nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes si nous ne parvenons pas à développer notre manière d'éditer nos propres textes. La mondialisation et l'édition électronique nous poussent vers l'isolement et le repli ; serons-nous capables de relever le défi ?

■ Rania MAMOUN²

² Rania Mamoun, journaliste originaire de la ville de Wad Madani, travaille pour la presse et la télévision soudanaise. Elle est aussi l'auteure de nombreuses nouvelles publiées dans la presse arabe et dans des recueils, ainsi que d'un roman, *Flash vert* (Le Caire, 2006), qui traite de la guerre civile et de l'exil. L'une de ses nouvelles, « Portes », a été publiée en français dans l'ouvrage collectif *Nouvelles du Soudan* (Paris : Magellan, 2009, 95 p.)